CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LE TÉTANOS;

N° 124.

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 4 juillet 1816, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR A. G. LIÉBAUT, de Nancy,

Département de la Meurthe;

Ex-Chirurgien au onzième régiment de Voltigeurs et aux ambulances des grenadiers de la Vieille-Garde; Membre de la Société d'Instruction médicale de Paris.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1816.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES
M. DUMERIL, *Examinateur.*
M. DE JUSSIEU, *Examinateur.*
M. RICHERAND, *Examinateur.*
M. VAUQUELIN, *Président.*
M. DESORMEAUX, *Examinateur.*
M. DUPUYTREN, *Examinateur.*
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

ET

A MA MÈRE.

Comme un faible tribut de ma piété filiale et de la reconnaissance que je leur dois pour les innombrables sacrifices qu'ils n'ont cessé de faire pour mon instruction.

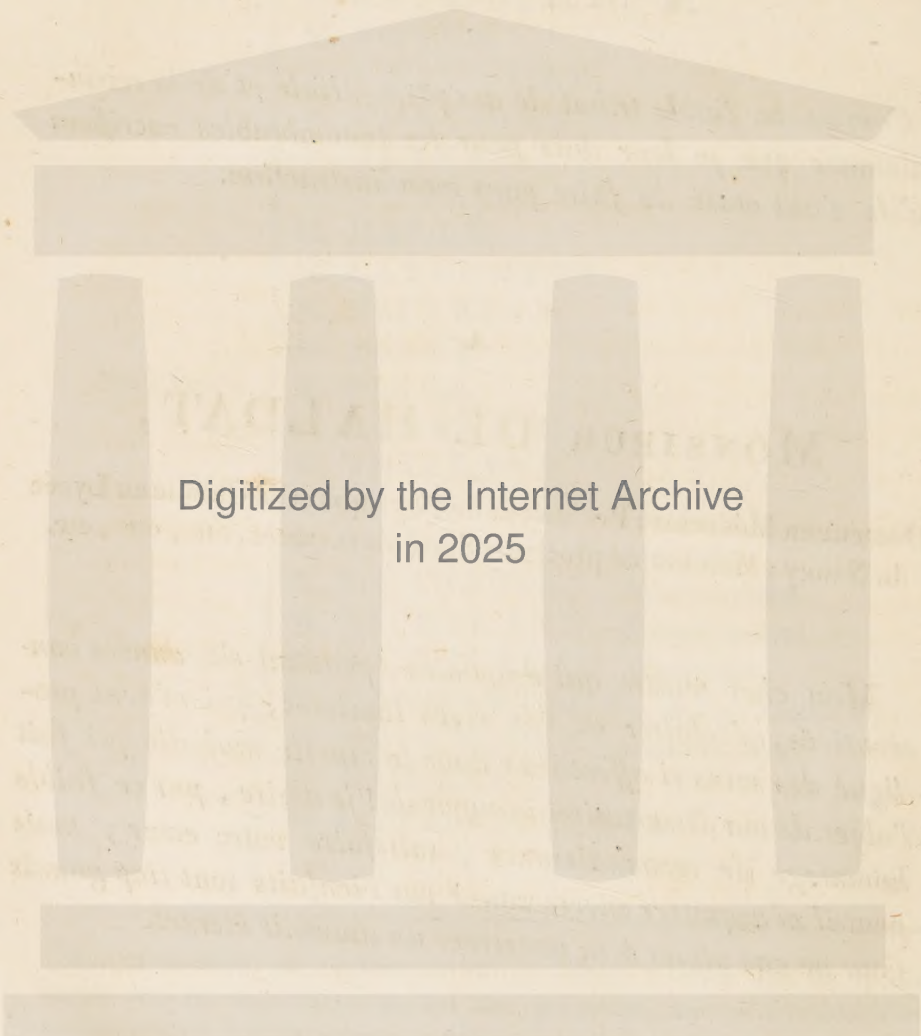
A

MONSIEUR DE HALDAT,

Docteur en Médecine; Professeur de Physique et de Chimie au Lycée de Nancy; Membre de plusieurs Sociétés savantes, etc., etc., etc.

Mon cher maître qui daignâtes, pendant six années consécutives, m'éclairer de vos vives lumières, qui m'avez prodigué des soins si affectueux dans la cruelle maladie qui fait l'objet de ma dissertation inaugurale! je désire, par ce faible hommage de reconnaissance, satisfaire votre cœur; mais peut-il m'acquitter envers vous? vos bienfaits sont trop grands pour ne pas aimer à en conserver un souvenir éternel.

A. G. LIÉBAUT.



Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/considerationsge0005vari_j2p6

CONSIDÉRATIONS

GÉNÉRALES

SUR LE TÉTANOS.

Le mot *tétanos*, vient du verbe τεινω, *je tends*. Les anciens le désignaient sous les noms de RIGOR, *distensio nervorum*.

Cette maladie se manifeste par une contraction spasmodique, violente et continuelle d'une ou de plusieurs parties, ou enfin de tout le système musculaire, soumis à l'influence de la volonté.

Elle prend différentes dénominations, selon le siége des muscles qu'elle affecte; ainsi on la nomme *trismus*, lorsque la contraction spasmodique se porte sur les muscles des machoirs, *opisthotonos*, lorsqu'elle affecte les muscles de la partie postérieure du tronc et du cou, de manière que la tête est fléchie vers l'occiput, et le corps plus ou moins courbé en arrière; *emprosthotonos*, lorsque le contraire a lieu; et enfin *pleurosthotonos* quand la contraction des muscles situés aux parties latérales du tronc est si considérable que le renversement du corps s'effectue sur l'un de ses côtés.

Chacun de ces degrés tétaniques, qui peuvent être considérés comme autant de tétanos partiels, réunis, constituent le tétanos proprement dit, tétanos universel ou tonique, pendant l'existence duquel le corps reste roide comme une statue.

M. le docteur *Capuron*, dans son ouvrage intitulé (*nova medicinæ Elementa*) prenant pour base les causes qui produisent le tétanos, en a distingué quatre espèces.

La première, si bien décrite par MM. *Campet* et *Bajon*, est le tétanos des nouveau-nés.

La seconde, qui survient à la suite d'une irritation externe, telle qu'une contusion, une luxation, une fracture, une blessure, etc., se nomme *tétanos traumatique*.

La troisième est celle qui reconnaît pour cause les affections morales, une grande frayeur, un emportement de colère, des études prolongées, etc.

Enfin la quatrième dépend d'une irritation interne, produite par des poisons, des vers intestinaux, etc.

Hippocrate, ayant en vue la durée de cette maladie, en a admis trois espèces: 1.° le *trismus sydérans*, qui fait périr le malade en moins de vingt-quatre heures; 2.° le *tétanos acutus*, qui se termine de la même manière le quatrième jour; 3° le tétanos nommé *chronique* parce qu'il dure jusqu'au quatorzième jour et au-delà.

Multiplier le nombre des spécifications, serait une chose entièrement inutile, puisque, sous le rapport des symptômes, du siège et du traitement, il n'existe réellement qu'une seule espèce de tétanos, qui peut reconnaître différentes causes, et être suivi d'un danger plus ou moins imminent, selon la plus ou moins grande intensité des symptômes et leur durée.

Causes.

Les *causes éloignées ou prédisposantes* peuvent être en partie relatives à l'âge, au sexe, au tempérament et au climat sous lequel le sujet habite. Ainsi cette maladie est plus fréquente chez les jeunes sujets que chez les vieillards, chez l'homme que chez la femme. Les individus forts et d'un tempérament sanguin, en sont plus souvent atteints que les personnes faibles et lymphatiques. Les habitans des pays méridionaux, et particulièrement ceux qui vivent sur les hauteurs exposées au vent de la mer, y sont également plus sujets que ceux qui vivent dans les pays tempérés, où l'atmosphère n'éprouve que peu de variations. C'est pourquoi, dans nos climats, le tétanos survient

préférablement en automne, cette saison étant traversée par une alternative subite de chaud et de froid.

Les affections morales, les hémorragies graves, l'abus des plaisirs vénériens, surtout pendant le traitement d'une plaie, les veilles prolongées, et les fortes contentions d'esprit, sont encore des causes prédisposantes qui peuvent favoriser l'invasion de cette effrayante maladie.

Les *causes occasionnelles sont*: le passage subit d'une grande chaleur à un froid rigoureux, particulièrement lorsque le corps est en sueur; les plaies en général soumises brusquement à l'impression d'un air froid, ou à une irritation produite par l'application intempestive d'un médicament répercusif. Les blessures faites par arrachement, principalement celles qui résultent de la morsure du cheval; l'irritation produite par la section incomplète d'un nerf, les luxations, les fractures comminutives, un embarras gastrique ou intestinal, le virus rabique, les poisons, la présence des vers dans le canal alimentaire, la rétention des évacuations habituelles, principalement des menstrues, la répercussion de quelques maladies cutanées, comme celle d'un ulcère habituel, d'une affection herpétique, une frayeur vive, la colère portée au suprême degré, en un mot, tout ce qui est susceptible d'irriter fortement le système nerveux, peut devenir cause occasionnelle du tétanos.

Invasion, symptômes et marche du tétanos.

L'invasion de cette maladie est ordinairement subite, lorsqu'elle est produite par le passage brusque du chaud au froid; mais elle est plus marquée quand elle est le résultat de l'irritation produite par une fracture comminutive, une contusion, ou une plaie compliquée de la piqûre d'un nerf. Dans le cas où le tétanos se manifeste avec des symptômes précurseurs, et de manière à laisser observer la succession de tous les phénomènes qui le caractérisent, le malade éprouve d'abord un sentiment de malaise général, des inquiétudes, une céphalalgie plus ou moins grande, des pandiculations, des bâille-

mens, et quelquefois des syncopes. Les mouvemens de la mâchoire et du cou se trouvent gênés; la contraction des muscles de ces parties devient de plus en plus violente; elle est bientôt accompagnée d'un embarras vers la base de la langue, auquel succède une difficulté d'avaler, qui augmente jusqu'à l'impossibilité de la déglutition; ces symptômes s'accroissent subitement; la rigidité des muscles de la mâchoire et du cou devient extrême; la prononciation s'éteint à mesure que les mouvemens de la langue deviennent plus difficiles; les mâchoires sont souvent totalement rapprochées, ordinairement plus ou moins entr'ouvertes; elles passent quelquefois si subitement d'un état à l'autre que, lorsque la langue anticipe dans l'écartement, elle se trouve fortement pincée, ou divisée par les dents. Bientôt la rigidité gagne les muscles du tronc; la contraction devient si violente, que la tête et le corps sont fortement inclinés en arrière ou en avant, selon que l'affection est plus violente antérieurement que postérieurement. Cependant il arrive plus souvent que la violence du spasme des muscles extenseurs l'emporte sur les fléchisseurs; ce qui fait que *l'opisthotonos* est plus commun que *l'emprosthotonos*; quelquefois ces deux degrés existent conjointement avec l'affection des extrémités supérieures et inférieures; alors l'action des muscles fléchisseurs et extenseurs, se contre-balance et l'affection tétanique est universelle.

A mesure que la rigidité augmente, le malade éprouve des douleurs plus violentes aux muscles des mâchoires, aux lombes, au sternum et à l'épigastre; il jette des cris aigus; la respiration devient difficile et douloureuse, la constipation opiniâtre; les urines sont peu abondantes, et leur émission est souvent très-douloureuse; la peau est quelquefois sèche, mais ordinairement couverte d'une sueur visqueuse et fétide, surtout très-sensible à la tête et au cou. Le malade est tourmenté par une soif à laquelle il ne peut satisfaire; le pouls est fort, dur et fréquent; dans quelques circonstances, petit, précipité et irrégulier. Lorsqu'il y a des momens de rémission, il paraît à son état naturel. La fièvre peut alors survenir; mais elle accompagne rarement le tétanos traumatique. L'insomnie est conti-

nuelle, ou si le malade s'assoupit, il est bientôt éveillé par des frayeurs ou des soubresauts des tendons; l'imagination s'égare quelquefois; les muscles de la face se contractent convulsivement; le rire sardonique se prononce; les yeux sont larmoyans, entr'ouverts et presque immobiles dans leurs orbites, rarement contournés.

La maladie est alors à son plus haut degré de violence; la respiration est excessivement gênée, courte, précipitée; le pouls devient faible, lent et irrégulier; une sueur froide, visqueuse et abondante couvre toute la surface du corps, et le malade, en proie à des douleurs atroces, ne tarde pas à rendre le dernier soupir.

Ces symptômes sont susceptibles de varier dans leur marche et dans leur degré d'intensité; souvent ils se succèdent avec une rapidité surprenante, et le malade périt peu de temps après l'invasion de la maladie. Quelquefois ils paraissent offrir des intermittences, ou bien leur marche est plus lente; les mouvemens convulsifs sont moins fréquens; les mâchoires moins serrées; les sueurs se manifestent le deux ou troisième jour, ou ne paraissent pas du tout. Enfin il arrive souvent qu'un traitement convenable arrêtant leurs progrès, la maladie se borne à certaines parties, et prend les différens noms que nous avons indiqués.

Diagonostic.

Le tétanos est caractérisé par la contraction permanente, involontaire et douloureuse, des muscles de la vie animale, sans symptômes comateux, et le plus souvent sans fièvre. Il ne peut être confondu avec l'épilepsie, la catalepsie, l'hydrophobie et le rire sardonique. Ces affections n'ont presque de commun avec lui que la lésion du système nerveux. Les convulsions dans l'épilepsie, l'immobilité dans la catalepsie, la contraction spasmodique des muscles de la face dans le rire sardonique, et le sentiment de strangulation dans l'hydrophobie, sont des symptômes trop peu suffisans. L'horreur des liquides, qui est un signe pathognomonique dans l'hydrophobie, est un symptôme très-rare dans le tétanos. Dans la catalepsie, la

sensibilité est exquise, et le moindre bruit suffit pour faire renouveler les spasmes. Enfin le tétanos se développe ordinairement avec rapidité, tandis que ces affections ont une marche lente.

Prognostic.

Le tétanos est généralement une maladie excessivement dangereuse. On a souvent la douleur de la voir résister au traitement le mieux administré, et ne se terminer qu'en entraînant avec elle sa malheureuse victime. Pour s'en former une idée juste, et asseoir le jugement qu'on doit en porter, il faut la considérer selon l'âge, le sexe, le tempérament, le siége, ses symptômes, sa durée, sa marche et ses causes.

Ainsi elle est presque toujours mortelle chez les nouveau-nés, généralement moins grave chez l'homme que chez la femme. Les personnes douées d'une forte constitution en sont plus violemment atteintes que celles qui sont lymphatiques et peu irritables.

Par rapport au siége, le tétanos est d'autant plus dangereux, qu'il affecte un plus grand nombre de muscles à la fois. Relativement à sa marche et à sa durée, il est d'autant plus sinistre, que l'invasion est subite, et que les symptômes se succèdent avec plus de rapidité, sans aucune rémission ; au contraire, on a lieu d'espérer la guérison lorsqu'il parcourt sa marche avec moins de vitesse, et que les symptômes sont moins violens. Quoiqu'il soit moins à redouter lorsqu'il a déjà duré un certain temps, le veillard de *Cos* à trop généralisé en disant : *Qui tetano corripiuntur, intra quatuor dies intereunt : si verò hos superaverint, incolumes evadunt;* car le sort du malade est encore très-incertain, même après le huitième jour. Quant aux causes qui donnent lieu à cette terrible maladie, on a généralement remarqué que celle qui est produite par une affection morale était plus dangereuse que celle qui est déterminée par la section incomplète d'un filet nerveux, ou par une irritation

interne dépendante d'un embarras gastrique, ou de la présence des vers dans le conduit intestinal.

L'apparition de la fièvre doit être considérée comme un signe très-heureux, surtout lorsqu'elle est suivie de sueures visqueuses et fétides. *Hippocrate* dit à cet égard : *Spasmo aut tetano vexato febris si accesserit, morbum solvit.*

La diarrhée qui survient dans le cours du *tétanos*, dit *Celse*, devra faire concevoir les plus grandes espérances, pourvu qu'elle ne devienne pas colliquative en s'accompagnant d'un pouls petit, intermittent et vermiculaire.

Le rétablissement des sécrétions, la diminution des spasmes des muscles du tronc, annoncent un changement avantageux.

La durée du tétanos est aussi variable que les causes qui lui donnent naissance; cependant on peut dire qu'il se termine plus promptement chez les sujets robustes, d'un tempérament sanguin ou bilieux, que chez les personnes faibles et lymphatiques.

Sa terminaison heureuse n'est jamais subite; on observe d'abord un peu de rémission dans les symptômes, marquée par un relâchement progressif des muscles qui avaient été les premiers frappés de rigidité; et ce n'est ordinairement que douze ou quinze jours après cet augure favorable que le danger cesse d'exister.

Traitement.

Le traitement du tétanos doit aussi être modifié selon la cause qui lui a donné naissance, l'intensité des symptômes qui le caractérisent, l'âge, le sexe, et le tempérament du sujet qui en est affecté. Cependant les indications thérapeutiques particulières, adaptées aux causes, ne sont presque jamais suffisantes, surtout si l'affection a déjà fait quelques progrès; et il serait de la plus grande ignorance de rester pour ainsi dire spectateur oisif du développement d'une maladie qui, abandonnée à elle-même et sans les secours les plus énergiques, devient toujours mortelle. On est donc souvent contraint

d'abandonner pour le moment la cause, afin de courir aux moyens généralement adoptés. Je veux me borner à parler de ceux qui ont été employés avec le plus de succès.

L'opium, le musc, le camphre, l'ammoniaque, les bains chauds et froids, les bains alcalins, les lavemens, la saignée, etc., ont tour à tour été mis en usage.

L'opium *(calmant antispasmodique diaphorétique)* administré à petites doses, et à des intervalles très-rapprochés, doit être regardé comme le médicament le plus héroïque pour combattre le tétanos.

Les doses ordinaires seraient insuffisantes pour procurer le sommeil, qu'il est tant à désirer de voir survenir; puisque, dans cet état, les douleurs se dissipent, les muscles se relâchent, et prolongeant ainsi la marche des symptômes, rend le tétanos chronique, et laisse au médecin le temps d'agir sur la cause occasionnelle. MM. les professeurs *Pinel*, *Richerand*, ainsi que plusieurs autres médecins célèbres, conseillent de l'administrer à fortes doses, si on veut en obtenir du succès.

Dans le cas où l'affection se développe avec des symptômes modérés, on commencera d'abord par deux, quatre et six grains, dans les vingt-quatre heures; mais s'ils marchent rapidement, on peut pousser la dose jusqu'à trente grains et au-delà, dans le même espace de temps. Il faut continuer son usage quelques jours après la disparition de tous les symptômes, en diminuant progressivement la dose; car on a vu très-souvent la suppression prématurée de ce médicament entraîner à des rechutes mortelles.

L'extrait gommeux d'opium dissous dans un véhicule approprié, ou donné en pilules aux doses prescrites, est à juste titre regardé comme la meilleure préparation. On peut assigner le second rang au laudanum liquide de *Sydenham*. Enfin, le sirop diacode, donné à la dose d'une à deux onces chaque trois ou quatre heures, dans une infusion d'arnica, jouit d'une grande réputation, en raison des sueurs abondantes qu'il provoque.

Quelques praticiens, non partisans des préparations opiacées, ont avancé que leur administration était la seule cause de la constipation, de la diminution des urines et de la douleur que faisait éprouver leur émission. Mais l'expérience a prouvé que ces accidens ont souvent compliqué le tétanos, quoiqu'on n'ait point employé l'opium dans son traitement; et je pense, avec M. le professeur *Richerand*, qu'ils peuvent dépendre de la contraction permanente des sphincters de la vessie et de l'anus. Ce précieux médicament peut donc être employé dans cette affection à des doses beaucoup plus fortes que celles que nous avons assignées plus haut, sans porter la moindre atteinte à la vitalité.

Le musc, associé à l'opium, a souvent produit les effets les plus heureux; mais on ne doit l'employer seul que dans le cas où on ne pourrait point se procurer d'opium, parce qu'il est généralement sophistiqué. *Cullen* assure qu'on peut en donner quinze à trente grains par vingt-quatre heures. Les Chinois, qui l'ont beaucoup plus pur que nous, en donnent au-delà d'un gros dans le même espace de temps.

Le camphre, uni à l'opium, a surtout été employé avec avantage en linimens et en frictions.

L'ammoniaque doit être considéré comme le sudorifique le plus puissant que possède notre matière médicale, et c'est sous ce rapport qu'il a été placé par MM. *Heurteloup* et *Fournier* au rang des antitétaniques les plus vantés. Ces praticiens célèbres en ont obtenu de nombreux succès, en le donnant à la dose d'un à deux gros par jour, dans une infusion d'arnica.

Les bains chauds et froids ont mérité des suffrages variés. Cependant les premiers ont été plus généralement employés, et les succès qu'on en a obtenu comme moyens auxiliaires les ont rendus d'une utilité incontestable.

Hippocrate recommande d'avoir recours aux bains froids lorsque le sujet est jeune; mais il n'a pas à se féliciter de son emploi dans le tétanos traumatique.

M. le D. *Stulz* recommande avec autorité d'ajouter aux bains chauds une dissolution de potasse. Sa méthode a été employée avec le plus grand avantage par MM. *Brassière*, *Réveillas et Anthaume*. Ce dernier rapporte, dans sa dissertation sur le tétanos (Paris 1811), un exemple frappant de l'efficacité de ce moyen employé sur un jeune tétanique, qu'il mettait alternativement d'un bain chaud d'eau de rivière dans un bain à la même température, auquel il avait ajouté des cendres et de la pierre à cautère. Les symptômes, qui diminuaient visiblement d'intensité, peu de tems après l'exposition du malade dans le bain alcalin, reprenaient bientôt leur premier degré de violence, lorsque, transporté dans le bain d'eau de rivière, il y était resté le même espace de temps.

Ce phénomène, répété plusieurs fois avec les mêmes résultats, fournit à M. *Anthaume* l'idée d'augmenter la dose de potasse caustique ; elle fut progressivement portée jusqu'à cinq onces, et celle des cendres jusqu'à trente livres. Le malade restait le plus long-temps possible dans le bain. Le vingt-troisième jour de la maladie, il eut pour la première fois une transpiration qui augmenta au point d'être obligé de changer de linge. L'amélioration des symptômes permit d'abandonner les bains, et le malade, mis le vingt-huitième jour au régime des convalescens, sortit le trente-cinquième avec seulement la perte de l'épiderme.

M. *Stulz* faisait usage des préparations alcalines à l'intérieur et à l'extérieur ; il donnait le carbonate de potasse à la dose d'un à deux gros dans six onces d'eau distillée, ou plutôt d'infusion d'arnica ; et c'est en alternant ce moyen avec l'opium donné à la dose de dix à douze grains par jour, et avec les bains alcalins, qu'il obtint de nombreuses guérisons.

Les lavemens laxatifs légèrement irritans doivent être mis en usage lorsque la constipation existe. Si la grande sensibilité des intestins contr'indique l'emploi de ceux-ci, on donne la préférence aux émolliens et aux huileux, qui ont d'ailleurs la propriété de dimi-

nuer la tension de l'abdomen. C'est dans un cas semblable qu'il faut aussi préférer aux purgatifs irritans l'huile de *palma christi*.

Les avantages qu'on a retirés de la saignée chez les sujets forts et pléthoriques sont de sûrs garans de son utilité dans cette circonstance.

Si l'affection tétanique est compliquée d'une fièvre adynamique, on ne doit pas négliger l'emploi des cordiaux et des toniques, le vin, le quinquina, etc.

J'ai indiqué, dans l'observation suivante, la manière de s'opposer au rapprochement exact des mâchoires. Au lieu de liége, on peut se servir plus avantageusement d'un morceau de bois garni de linge; mais il arrive souvent que ces moyens échouent, et lors même qu'ils réussissent, ils ne peuvent avoir d'importance que pour garantir la langue des lésions auxquelles elle est exposée dans les contractions spasmodiques; car, la déglutition devenant impossible, on est obligé, pour administrer les boissons, de se servir d'une sonde de gomme élastique, que l'on introduit le plus avant possible dans l'œsophage, en la faisant passer par les narines. Si ce moyen ne suffit pas, on augmente la dose des médicamens dont on a fait choix, et on les administre sous forme de clystères, de frictions, de linimens, etc.

OBSERVATION.

Etant à Nancy, en 1812, vers le mois de janvier, je fus prié par un de mes amis d'aller à un bal qui se donnait chez ses parens à deux lieues de cette ville.

L'exercice auquel je me livrai depuis sept heures du soir jusqu'à quatre heures du matin me procura une transpiration très-abondante.

Au sortir du bal, nous fûmes nous coucher dans cet état, jusqu'à neuf heures. Le reste de la journée fut employé à rendre quelques visites, et le soir on me conduisit souper chez une autre connaissance qui demeurait à quelque distance de la maison de mon ami. La table

était disposée de manière à ce que je me trouvais le dos exposé à une chaleur assez vive ; et, pour la seconde fois, je fus pris d'une transpiration abondante. On quitta la table à onze heures, et nous fûmes nous coucher chez mon ami.

Je n'avais pas eu la précaution de me munir de vêtemens capables de me mettre à l'abri du frimas qui régnait alors. J'étais resté en costume de bal, ainsi exposé à un alternatif de chaud et de froid. Le lendemain, à sept heures du matin, il fallut se mettre en route pour Nancy sur un char découvert. Le temps me pressait, seul prosecteur de mon école, j'avais une leçon à préparer pour midi. Arrivé à la ville, au lieu d'aller chez moi, je me fis conduire à l'amphithéâtre de dissection, où je fis allumer un grand feu.

Ma leçon préparée, M. le professeur *Haldat* arriva. Je joignais alors à une figure décolorée une faiblesse extrême, de la céphalalgie et quelques frissons. Ayant refusé de me rendre chez moi, à l'invitation que m'en faisait M. *Haldat*, je fus pris d'une syncope assez longue, après laquelle on me conduisit chez mes parens. Le malaise général dans lequel je me trouvais me força à m'aliter; les frissons et la céphalalgie continuèrent, le sommeil fut presque nul ; le lendemain, je ressentais une gêne dans les mouvemens du cou; cet augure effrayant fut bientôt suivi de la difficulté de mouvoir la mâchoire et d'un sentiment de malaise vers la base de la langue.

L'inquiétude que me causèrent de pareils symptômes me fit bientôt témoigner le désir de voir M. *Haldat*, qui m'a transmis cette observation.

A la première visite, qui eut lieu à dix heures du matin, le troisième jour de ma maladie, ce praticien éclairé trouva le pouls d'une irrégularité extraordinaire et d'un caractère si effrayant, que, si quelques symptômes fâcheux, qui n'existaient pas alors, se fussent joints à celui-ci, il aurait regardé le péril comme imminent. La face était décolorée et peignait l'angoisse et l'inquiétude; j'étais d'une extrême faiblesse, quoique très-agité; je me plaignais de quelque embarras dans les mouvemens de la mâchoire et du cou. On me fit prendre

une potion avec une forte dose d'éther sulfurique ; elle produisit en quelques heures un changement remarquable ; le pouls s'éleva, devint plus régulier et fébrile; les frissons qui s'étaient fait sentir cessèrent, et il se développa beaucoup de chaleur, qui fut suivie d'une sueur abondante et générale. Je fus visité de nouveau vers deux heures; la roideur des mâchoires était augmentée ; j'en ressentais dans le cou et les épaules ; l'agitation était extrême. Dès-lors, la maladie ne parut plus douteuse. On m'ordonna six pilules composées chacune d'un grain d'opium, et douze de camphre ; que je devais prendre dans la soirée et la nuit, à deux heures d'intervalle l'une de l'autre; on ajouta une seconde potion éthérée et la décoction de valériane. Le soir, la roideur tétanique augmenta ; la nuit fut très-mauvaise et très-agitée ; le lendemain matin, quatrième jour de la maladie, la roideur avait gagné les bras, et la déglutition, ainsi que la parole, était tellement difficile, que je fus obligé d'écrire ce que je voulais dire; mais je le faisais fort mal, car les avant-bras s'affectaient déjà. On continua à me faire prendre la potion éthérée, à laquelle on ajouta le carbonate d'ammoniaque.

Le cinquième jour, de bons bouillons furent pris avec beaucoup de difficulté, la déglutition n'étant pas plus facile que la veille. (Même dose d'opium, tisane de valériane.)

Le sixième jour, la roideur s'étendait aux deux mains, et je ne pouvais plus écrire; la parole était inintelligible, le moral très-affecté, et quoique la dose d'opium ait été portée de douze à quinze grains, dans la journée, avec six grains de musc, il n'y eut pas de sommeil.

Le septième jour, la roideur affectait les muscles du tronc (mais elle n'a jamais passé les lombes). La respiration était difficile, le pouls, dur, fréquent, plein et très-développé ; la chaleur extrême, et malgré l'usage continué de l'opium et du musc à la même dose, l'insomnie persistait. Le soir, la rigidité des extrémités supérieures commença à diminuer ; il y eut la nuit une sueur assez abondante.

Le huitième jour, les mêmes remèdes ayant été administrés ; la

déglutition devint plus facile; la parole redevint peu à peu distincte, et la roideur des parties supérieures diminua au point de permettre l'usage de quelques alimens solides.

Le neuvième jour, qui fut marqué par des sueurs générales et fétides, on commença à diminuer graduellement la dose d'opium; la constipation, qui avait duré jusqu'alors, cessa; il y eut un peu de sommeil; les sueurs se répétèrent dans les jours suivans, et la cure fut achevée le quinzième jour. Il me resta seulement une grande faiblesse, qui céda assez promptement à un régime convenable.

Mon imagination ne s'est point égarée pendant le cours de ma maladie. Je distinguais les personnes qui venaient me voir, rien qu'en les entendant parler dès l'antichambre. Si on les laissait entrer, je leur témoignais ma reconnaissance par des larmes. Je ne pouvais voir M. *Haldat* sans en répandre. Je cherchais à lui expliquer tout ce que je ressentais; mais bientôt, ne pouvant plus parler, je fus obligé d'écrire, cette dernière ressource fut d'aussi courte durée; j'étais dans une agitation presque continuelle; cependant je prenais tout ce qui m'était prescrit, avec toute la confiance que devait m'inspirer le talent d'un médecin si avantageusement connu. Les réflexions que je faisais à cet égard étaient seules capables de me distraire des idées tristes qui m'accablaient. Ce n'était qu'avec beaucoup de peine que je parvenais à boire: la difficulté n'était pas moins grande lorsqu'il s'agissait de prendre mes pilules, car je restais quelquefois trois quarts d'heure pour en avaler une. La nécessité me suggéra de faire ébarber une plume dans toute sa longueur, et après l'avoir un peu recourbée, j'enfonçais la pilule à l'extrémité de sa tige, je l'introduisais ainsi jusque dans le pharynx, et en retirant la plume, la pilule qui y avait été légérement fixée y demeurait. Si la toux, qu'elle excitait quelquefois ne m'obligeait pas à recommencer, j'aidais la déglutition au moyen d'un peu de tisane.

Je ne puis mieux exprimer la douleur que je ressentais qu'en la comparant à celle que j'ai souvent éprouvée dans la crampe. La mâchoire inférieure était violemment rapprochée pendant les contrac-

tions spasmodiques ; et cinq ou six fois ma langue s'est trouvée fortement pincée. Pour obvier à cet inconvénient, un chirurgien de mes amis, qui était venu me voir, m'avait mis un morceau de liége entre les dents. Dans un moment de détente, le liége tomba sur l'épiglotte, et je faillis être asphyxié; ce ne fut qu'après de violentes convulsions que le morceau de liége fut expulsé. On pourrait éviter cet accident en fixant au liége une espèce de fil qui permettrait de le retirer dans un cas semblable.

Les sueurs que j'éprouvais les huitième, neuvième, dixième et onzième jours, étaient générales, mais surtout très-abondantes à la tête et au cou, car on était obligé de me changer de bonnet à chaque instant; elles avaient une odeur fétide qui tirait un peu sur celle du musc.

A dater du huitième jour, la roideur diminua progressivement. Le neuvième, j'eus, pour la première fois, un peu de sommeil, et à mon réveil, mes tendres parens, qui n'avaient cessé de me prodiguer leurs soins, furent bien étonnés de m'entendre articuler quelques paroles. Je pus bientôt donner une libre expansion à mon cœur, et témoigner de vive voix toute ma reconnaissance à ces parens chéris, et à celui qui, par ses sages conseils, venait de me soustraire à une mort certaine.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Febrem convulsioni supervenire satius est, quàm convulsionem febri. *Sect.* 2, *aph.* 26.

II.

Convulsio vulneri superveniens, lethalis. *Sect.* 5, *aph.* 2.

III.

Frigidum verò convulsiones, tetanos, nigrores et rigores febriles. *Ibid.*, *aph.* 17.

IV.

Frigidum ulceribus mordax, cutem obducat, dolorem insuppurabilem facit, nigrores, rigores febriles, convulsiones et tetanos. *Ibid.* *aph.* 20.

V.

Est tamen ubi in tetano sine ulcere, juveni benè carnoso, æstate mediâ, frigidæ larga perfusio calorem revocat. Calor verò hæc sanat. *Ibid.*, *aph.* 21.

VI.

Propter ardores vehementes convulsio, aut tetanus, malum. *Sect.* 7, *aph.* 13.

VII.

Propter vigiliam convulsio, aut desipientia, malum. *Ibid.*, *aph.* 18.

VIII.

A medicamento poto convulsio, mortifera. *Ibid.*, *aph.* 25.

IX.

Qui quartanâ corripiuntur, non admodùm convulsionibus tentantur: si verò priùs tentati fuerint, superveniente quartanâ, liberantur. *Sect.* 5, *aph.* 70.